



Compte-rendu de « L'esprit de l'athéisme », André Comte-Sponville (II)

Wou Ming

~o~

Nous allons maintenant envisager chacun des chapitres du livre.

Chapitre premier : « Peut-on se passer de religion ? ».

En l'absence de toute définition de l'être au sens le plus universel, ignorant pour ainsi dire tout de la possibilité de transformation initiatique et encore plus de la Réalisation Spirituelle qui lui succède, n'ayant jamais reçu un enseignement authentiquement traditionnel, André Comte-Sponville ne peut alors saisir la raison d'être des doctrines traditionnelles. C'est d'ailleurs en raison même de ces ignorances qu'il ne fait aucune distinction entre la Doctrine de l'Unité - qui trouve des expressions particularisées dans le Taoïsme, l'Hindouisme, les traditions Africaines, Amérindiennes, et Océaniennes (auxquelles les Occidentaux n'ont pas donné de nom parce qu'elles ne leurs ont pas été explicitées par les autochtones et qu'ils ne les ont pas comprises par leur approche extérieure et leur mentalité matérialiste) - et les religions telles qu'elles sont connues en Occident qui ne sont plus que la transmission exotérique d'une doctrine initialement vécue dans sa dimension métaphysique. L'auteur a d'ailleurs bien saisi que le Taoïsme ne pouvait pas être identifié aux formes religieuses occidentales (ce qui ne l'empêche pas par moment de parler de religion Taoïste), mais il est évident que l'approche profane qu'il a de cette doctrine de l'Unité ne lui permet en aucune manière de saisir son essence profondément métaphysique, et le conduit à imaginer que le Taoïsme est une sorte d'immanentisme ce qui est impossible en vertu de la subordination de la Manifestation au Principe Suprême¹. Pour preuve de son incompréhension, page 204 il

¹ « Ne demandez pas si le Principe est dans ceci ou dans cela. Il est dans tous les êtres. C'est pour cela qu'on lui donne les épithètes de grand, de suprême, d'entier, d'universel, de total. Tous ces termes différents, s'appliquent à une seule et même réalité, à l'unité cosmique. Transportons-nous en esprit, en dehors de cet univers des dimensions et des localisations, et il n'y aura plus lieu de vouloir situer le Principe. Transportons-nous en dehors du monde de l'activité, dans le règne de l'inaction, de l'indifférence, du repos, du vague, de la simplicité, du loisir, de l'harmonie, et il n'y aura plus lieu de vouloir qualifier le Principe. Il est l'infini indéterminé. C'est peine perdue, que de vouloir l'atteindre, que de vouloir le situer, que de vouloir étudier ses mouvements. Aucune science n'atteint là. Celui (le Principe) qui a fait que les êtres fussent des êtres, n'est pas lui-même soumis aux mêmes lois que les êtres. Celui (le Principe) qui a fait que tous les êtres fussent limités, est lui-même illimité, infini. Il est donc oiseux de demander où il se trouve.

Pour ce qui est de l'évolution et de ses phases, plénitude et vacuité, prospérité et décadence, le Principe produit cette succession, mais n'est pas cette succession. Il est l'auteur des causes et des effets (la cause première), mais n'est pas les causes et les effets. Il est l'auteur des condensations et des dissipations (naissances et morts), mais n'est pas lui-même condensation ou dissipation. Tout procède de lui, et évolue par et sous son influence. Il est dans tous les êtres, par une terminaison de norme ; mais il n'est pas identique aux êtres, n'étant ni différencié ni limité. » (Tchoang-Tzeu 22-F).

Compte-rendu de « L'esprit de l'athéisme », André Comte-Sponville (II)

établit une équivalence entre les termes suivants : « l'illimité », le « devenir », « l'être » (qu'il faut certainement entendre au sens de l'Être, principe de la manifestation) et le « Tao ». Si le Tao est bien ce qui est absolument « illimité », il ne peut pas être identifié à « l'Être » qui est désigné par l'idéogramme - qui n'est pas un synonyme - *Tai Tch'i*² (ou *Tai-Ki* suivant le type de retranscription phonétique que l'on adopte) qui laisse en dehors de lui toutes les possibilités d'être non soumises aux conditions limitatives de la Manifestation. Le Tao peut encore moins être pris pour le « Devenir³ » qui recouvre la potentialité de développement d'un d'être, ce qui ne peut en aucun cas s'appliquer à l'illimité qui est sans partie, immuable, indivisible, donc susceptible d'aucun développement, ni d'aucun « devenir ». Autre dénaturation, il affirme la non-transcendance du Taoïsme, alors que, comme nous allons le préciser ci-dessous, le degré de réalisation spirituelle le plus élevé confère l'état *Tcheu Jen* dont la traduction exacte est « Homme Transcendant ». Dans tous les écrits de Lao Tzeu, Lie Tzeu et de Tchoang Tzeu, la transcendance est omniprésente⁴. Il faut toute la malhonnêteté intellectuelle d'un anti-traditionaliste pour présenter le Taoïsme comme une forme religieuse et comme une doctrine non transcendante.

S'il avait eu l'expérience de la transformation métaphysique, l'auteur aurait compris que l'homme passe d'un état où il est croyant à celui où il devient « connaissant » et perd nécessairement son état initial. Comme il est impossible de prouver physiquement (scientifiquement dirait un homme moderne) les images du rêveur, alors que l'expérience universelle de cet état révèle à tous sa réalité absolue, il n'est plus nécessaire de croire dans la possibilité de rêver. De la même façon les individus des peuples traditionnels qui accèdent, par l'expérience de l'enseignement traditionnel à la transformation initiatique, n'ont plus besoin de croire à la possibilité des états supra-individuels ainsi obtenus. C'est parce que l'enseignement traditionnel a disparu du monde Occidental depuis les « siècles des lumières », que les individus de cette partie du monde ne peuvent plus accéder à un état d'être transcendant. Cette transformation (à prendre au sens étymologique) change l'homme, c'est pour cela que toutes les traditions authentiques de la Terre lui donne un nom spécifique : « Homme transcendant » (en Extrême-orient), « Homme mystère » (chez les Amérindiens), « Soufis » (au Moyen-Orient), « *Yogi* » (en Orient), « Homme à la parole claire » (en Afrique Occidentale), etc.. Cette universalité de l'état supra-humain, partout reconnu, laisse l'homme moderne seul dans son enfermement matérialiste et son reniement d'une connaissance existentielle supérieure.

² Leçon étymologique 2D de Léon Wieger.

³ « **B** - Je ne lui connais pas de nom propre. Je le désigne par le mot Principe. S'il fallait le nommer, on pourrait l'appeler le Grand, grand aller, grand éloignement, grand retour, (le principe de l'immense évolution cyclique du cosmos, du devenir et du finir de tous les êtres). (Tao-Te-King, 25) »

⁴ « La puissance expansive transcendante qui réside dans l'espace médian, la vertu du Principe, ne meurt pas. Elle est toujours la même, et agit de même, sans diminution ni cessation. (Lao-Tzeu 6-A) »

« Les anciens Sages comprenaient le langage et pénétraient les sentiments de tous les êtres, communiquaient avec tous comme avec leur peuple humain, aussi bien avec les koei les chenn les li les mei (êtres transcendants) (Lie-Tzeu, 2-Q) »

« Bien des recettes pour gouverner le monde ont été inventées par différents auteurs, chacun donnant la sienne pour la plus parfaite. Or il s'est trouvé, que toutes étaient insuffisantes. Un seul procédé est efficace, laisser agir le Principe, sans le contrecarrer. Il est partout, il pénètre tout. Si les influx transcendants descendent du ciel et montent de la terre, si des Sages sont produits, c'est grâce à lui, immanent dans le tout universel. Plus son union avec le Principe est étroite, plus l'homme est parfait. Les degrés supérieurs de cette union, font les hommes célestes, les hommes transcendants, les sur-hommes. (Tchoang-Tzeu 33-A) »

Compte-rendu de « L'esprit de l'athéisme », André Comte-Sponville (II)

L'auteur n'a sans doute pas remarqué que la tradition extrême-orientale est scindée en deux doctrines qui se complètent : le Confucianisme et le Taoïsme. Nous avons là une division entre l'exotérisme et l'ésotérisme, où la première permet de faire siens les fondements de la connaissance traditionnelle à la couleur de la doctrine du peuple, où la seconde, dont l'expression est hautement synthétique, permet, accompagné d'un enseignement oral, de pénétrer, autant que les capacités propres de chaque individu le permettent, les Mystères Universels et de passer de « croyant » à « Connaissant ». Dans la tradition Extrême-orientale le « Connaissant » est aussi qualifié de « Coopérateur du Ciel » pour signifier qu'il agit à l'unisson des lois du Ciel ou plus exactement qu'il n'est plus possible d'opérer une distinction entre le Connaissant et le Ciel (la Connaissance). La doctrine exotérique (ceci pour un peuple vivant effectivement l'intelligence de sa doctrine ésotérique) est aussi une doctrine qui explicite comment les activités extérieures de la diversité des individus peuvent s'harmoniser mutuellement de manière à ce que chacun se conforme idéalement à sa nature intrinsèque et ainsi conforme ce sur quoi il a pouvoir dans son individualité avec les rythmes de la Personnalité archétypale avec laquelle il est en affinité. En trouvant l'Unité de ce qui le constitue dans l'intégralité de son être et la place qui est la sienne pour assurer l'harmonie de l'ordonnement de ce avec quoi il est en lien, il peut alors dire qu'il « se connaît soi-même ». Cependant, cela n'est possible que si la doctrine ésotérique, accompagne ce processus, parce que c'est le « mariage » des deux doctrines qui permet aux individus de se transformer. C'est parce que les doctrines ésotérique et exotérique ont été reçues par des hommes « Connaissant » et qu'elles permettent de maintenir à travers le temps le moyen de mener les hommes vers cet état, qu'elles sont vues par les peuples traditionnels authentiques comme un dépôt Divin, précieux et Sacré. Mais lorsqu'il n'y a plus « d'Hommes transcendants », lorsqu'il n'y a plus d'être ayant vécus les états supra-individuels qui saisissent et transmettent l'Exemplarité de la Doctrine de l'Unité, il arrive alors inévitablement un temps où certains hommes renieront les possibilités d'être les plus élevées de l'homme, et chercheront à se passer de ce qui a permis de les atteindre. Il faut dire pour être précis, que ces conditions de dégénérescence spirituelle sont propres à la fin du cycle d'une civilisation, où les individus, relais des influences catabolisantes, ont œuvré pour interdire l'accès des individus à l'enseignement initiatique et à la transformation métaphysique.

Si l'auteur avait étudié avec attention les doctrines de l'Unité, il aurait compris qu'elles ne sont en rien une réponse à la peur des hommes face à la mort, tout simplement parce que les rites initiatiques sur toute la surface de la Terre consistent précisément à faire mourir l'homme à son individualité. Ce que les Occidentaux modernes appellent des « croyances » ou des « cultes » chez les peuples traditionnels, sont bien au contraire des sciences extrêmement rigoureuses et d'une précision et d'une subtilité incommensurables, et, par exemple, pour certaines d'entre elles, visent à gérer efficacement la dissociation des composantes de l'individualité pour que l'être qui quitte son état de manifestation en mode individuel soit aidé dans son changement d'état et pour que les éléments psychiques résiduels soient rendus bénéfiques pour la communauté. Il n'y a bien que les hommes modernes qui occultent la mort et soient terrorisés par elle. Dépourvu de toute expérience supra-individuelle il leur est impossible d'envisager l'homme autrement qu'à l'image d'une usine biochimique complexe.

Muni de l'intelligence de cette relation entre croyance et connaissance aurait permis à André Comte-Sponville de comprendre, à propos de la tradition Chrétienne, que Jésus et le Christ correspondent à deux états d'être distincts, l'un représentant le véhicule ou la Manifestation individuelle de l'Esprit Saint et l'autre représentant l'Homme Universel consécutif à la Délivrance obtenue dès la vie actuelle (ce que la tradition Hindoue nomme *Jīvanmukti*). Cela l'aurait éclairé dans son chapitre « Le royaume de l'amour », sur le fait que Jésus peut douter,

Compte-rendu de « L'esprit de l'athéisme », André Comte-Sponville (II)

mais que le Christ ne se distinguant en rien de Dieu « Connaissant Absolu », immuable et sans partie, non soumis aux conditions limitatives de temps et d'espace, perd nécessairement tous les états de conscience en rapport avec le changement et la succession, tel que l'espérance et la croyance qui impliquent respectivement le désir d'un état non encore réalisé et l'ignorance d'une chose à connaître.

Il est intéressant de relever incidemment un trait de pensée emblématique des athées qui se traduit en ces mots page 76 : « *Qu'il [le Christ] se soit pris pour Dieu, voilà ce que je ne puis croire.* » L'auteur qui s'attache à démontrer l'inexistence de Dieu, refuse d'admettre que d'aucun prétende s'identifier à quelque chose qui n'est rien, comme s'il accordait une importance suprême et inavouée au concept de Dieu. En fait, les partisans d'un athéisme militant ont un besoin impérieux de Dieu, car leur volonté tout entière est animée par le seul désir de se mesurer à Lui. Il est trop évident que sans Lui, mais surtout sans religion, ils se sentiraient complètement démunis et dans le devoir de proposer aux hommes de leur peuple une représentation conceptuelle de l'Existence Universelle. Dans ce premier chapitre, l'auteur essaie d'imaginer comment se passer de religion. Il recrée donc la sienne qui repose sur la « communion », la « fidélité » et « l'amour ». Mais ces concepts sont complètement vidés de toute dimension transcendante et ne dépassent jamais un moralisme désuet. Les règles de vie qu'il nous suggère et autour desquelles nous devrions communier et qui devraient être l'objet de notre « fidélité » sont de ne pas « voler, violer et tuer⁵ ». Ce dogme simpliste, est si faible qu'il s'effondre dès l'examen un peu sérieux de ce qu'il ouvre comme perspective. Parce qu'il y a mille façons d'être immoral, injuste et diabolique sans « voler, violer et tuer ». Par exemple, partager entre amis un gâteau qui a été fabriqué suivant des méthodes qui ravagent la Terre ou causent la misère dans certaines régions du monde, est une forme d'immoralité et d'injustice. Ou encore, continuer à laisser entendre que les peuples africains par exemple peuvent se résumer à des individus archaïques attachés à leurs « grigris⁶ », est une véritable insulte à la profondeur incommensurable de leur pensée hautement métaphysique, que de rares anthropologues sans préjugé et soucieux de percevoir la vérité et rien que la vérité, nous ont révélés. De la même façon, utiliser le terme « gourou⁷ » pour désigner les faux prophètes occidentaux, alors que ce terme désigne dans la tradition Hindoue un Maître qui enseigne la Sagesse, est une autre forme de dévoiement de la pensée traditionnelle.

Enfin pour terminer sur ce premier chapitre, que la « vie » soit plus précieuse que la religion est bien le genre de sophisme inconsistant. Que la vie soit précieuse, est évident en soi-même et n'amène aucune contestation, mais comme la vie est par essence mouvement, sa préciosité n'explique nullement comment l'ensemble des mouvements individualisés peuvent garantir l'Harmonie Universelle. C'est donc bien en accédant à la compréhension des causes de la « Cohésion Universelle », en apprenant par l'intermédiaire d'un enseignement traditionnel quels sont les rythmes sources de l'harmonie de la Cohésion Universelle, donc de la vie même, que l'on « s'accorde » au Principe même de la vie.

⁵ Page 55

⁶ Page 29

⁷ Page 196

Quant à la discussion sur l'existence de Dieu du deuxième chapitre.

Il a déjà été répondu en partie à cette question lors de l'introduction de ce compte-rendu en précisant que la question est mal posée et que l'on ne peut parler d'existence pour le Principe de l'existence en mode manifesté.

Pour asseoir son raisonnement, l'auteur affirme péremptoirement « *Qu'est-ce que Dieu ? Nul ne le sait* » alors que les significations afférentes à l'Être sont définies très précisément par toutes les doctrines métaphysiques des peuples traditionnels et que l'enseignement initiatique consiste à conduire les néophytes à une transformation métaphysique pour qu'ils puissent accéder à l'Union avec l'Être. C'est l'homme Occidental moderne qui a perdu l'intelligibilité de l'Être, et sa dégénérescence spirituelle ne l'autorise nullement à l'étendre aux autres hommes qui ont gardé une mode de pensée ouvert sur les rythmes du Ciel et de la Terre.

L'argumentation de l'auteur consiste à démontrer qu'il y a absence de preuve de l'existence de Dieu. Il propose pour cela de discuter des trois types de preuve, qu'il affirme être celle de la tradition (il entend certainement par ce mot une coutume ou une habitude en usage chez les philosophes modernes occidentaux) alors qu'ils sont de Kant. En regardant de plus près les théories qui se rapportent à chaque type de preuve, on s'aperçoit que leurs dénominations sont très discutables. La « preuve physico-théologique » que l'auteur pense pourvoir rebaptiser « preuve téléologique » (page 98) désigne en fait la notion d'ordonnement cohérent de l'Univers. Il s'agit comme nous le voyons de la notion d'Ordre que la tradition grecque désigne par le terme Cosmos et qui recouvre les idées « d'ordonnement » et de « commandement ». Cette preuve ne peut porter d'autre qualificatif que celui de « preuve cosmologique ». Quant à la preuve dite « cosmologique » (par Kant), qui s'articule autour de l'idée de la « raison nécessaire » de l'existence, elle est d'évidence une « preuve rationnelle ». Enfin, la « preuve ontologique », qui aborde les notions d'Infinité et de Perfection, est une « preuve Métaphysique ». Nous constatons ici la confusion de la pensée matérialiste, incapable d'articuler correctement les concepts métaphysiques élémentaires.

Avant d'aller plus avant, il faut noter que la nécessité des preuves montre l'état de dégénérescence spirituelle des individus du monde moderne ne vivant plus l'expérience des états supra-individuels qui ouvrent la conscience à l'Être et rendent inutiles toutes les spéculations sophistiquées pour prouver l'existence d'un Principe existentiel.

Pour revenir aux preuves en elles-mêmes, on constate que l'auteur considère que dans la tripartition proposée il y a une classification irréductible et que tous les raisonnements autres que ceux proposés, peuvent être rapportés d'une façon ou d'une autre à celle-là. Ce procédé, ne peut tromper que les dupes, et nous allons voir à l'appui des cinq voies d'accès à l'intelligibilité de la Divinité données par Saint Thomas d'Aquin, qu'il existe une classification s'appuyant sur une authentique pensée métaphysique qui dépasse celle de Kant. Les cinq voies reposent sur le Mouvement, la cause efficiente, le possible et la nécessité, les degrés des états d'être, le Gouvernement des choses. Ce découpage très loin d'être arbitraire et subjectif s'appuie sur la connaissance traditionnelle de la constitution de l'Existence Universelle, qui peut être vue comme un ensemble cohérent et hiérarchisé de différents domaines qui sont : le monde des états grossiers, le monde des états subtils (ces deux mondes constituant la manifestation formelle), la manifestation informelle, le domaine de la Non-Manifestation (constitué par les possibilités de non-manifestation et les possibilités de manifestation non-manifestées), enfin l'Identité Suprême. Il y a une correspondance exacte entre les cinq voies de Saint Thomas d'Aquin et ces cinq domaines. Le mouvement observable est en rapport avec le monde sensible ; les causes efficientes qui montrent le « lien » entre la cause et l'effet entre l'essence et la substance est bien en relation avec l'état

Compte-rendu de « L'esprit de l'athéisme », André Comte-Sponville (II)

subtil de la manifestation « lien » entre le monde grossier et le monde informel ; le possible et la nécessité de l'existence en mode manifesté est bien en rapport avec l'informel manifesté où l'on trouve les causes manifestes de l'état individuel dont l'une des qualités est de recouvrir une forme (ce qui ne peut être le cas de la cause qui serait alors elle-même individuelle donc de la même nature que l'effet) ; les états multiples de l'être exprimant les possibilités superlatives dans lesquelles se résorbent les états d'être situés entre les opposés ou plus exactement les termes complémentaires d'une modalité est bien du rapport du domaine de la non-manifestation ; enfin le Gouvernement des choses recouvrant le domaine de l'Intellect Pur est bien en rapport avec l'Identité Suprême. Il est aisé de constater qu'il y a là un point de vue éminemment plus universel et métaphysique que celui retenu par l'auteur.

Maintenant, les théories exposées pour chacune des trois preuves sont sujettes à caution. Tout d'abord, elles ne sont pas celles des Pères des traditions, mais sont celles d'individualités s'exprimant en leur nom propre. Il faut ajouter que la formulation proposée pour la preuve dite physico-théologique, ne peut pas être identifiée à celle de Platon dont le point de vue est proprement métaphysique et où l'ordonnancement de l'Univers est explicité comme se formant à partir d'un modèle non soumis aux conditions temporelles et spatiales, immuable et sans envie⁸, ce qui interdit de prétendre que ce qui est formulé par l'auteur pour sa preuve date de vingt cinq siècles (page 98). Il faut noter, que l'idée de l'ordonnancement de la manifestation n'appartient nullement aux grecques, encore moins à aucun individu en particulier, elle appartient à l'Humanité et elle est portée par toutes les doctrines traditionnelles de la Terre qui prennent leur source dans la Tradition Primordiale. Si l'auteur n'embrassait pas le « préjugé classique » du peuple Occidental qui pense voir l'origine de la civilisation et de la philosophie dans la seule Grèce antique, et s'il s'était ouvert aux autres traditions, il aurait, par exemple, retrouvé cette idée dans le « *Nei Tching Sou Wen* » (traité de physiologie chinoise) remontant bien avant le premier millénaire avant notre ère : « *À partir de ce vide nous fut donné la création et le cycle céleste en cinq étapes. Il est essentiel de comprendre que l'énergie vient de l'Esprit qui, d'une manière absolue, commande son principe : toute énergie est totalement soumise à l'Esprit.* » Un amoureux de la sagesse ne peut se permettre de prêcher le faux pour y faire rentrer tout ce qui est ressemblant.

C'est très exactement ce qui est fait des cinq voies de Saint Thomas d'Aquin, qui, comme nous l'avons constaté, dépassent incommensurablement le point de vue retenu par Kant. Elles sont associées, sans autre forme de procès, aux théories exposées par André Comte-Sponville. Si l'on prend par exemple la voie des degrés des états d'être (la quatrième), le raisonnement de Saint Thomas d'Aquin conduit à prouver la réalité d'un Être cause des êtres, qui n'est pas l'Être Suprême correspondant pour sa part à la Réalité Ultime de l'Identité Suprême révélée par la cinquième voie. Il n'y a donc aucune équivalence entre la formulation de la preuve dite ontologique et la quatrième voie. En sus, comme les trois théories sont considérées contestables et que l'auteur conclue en conséquence à l'absence de preuve, les cinq voies sont corrélativement réfutées, alors qu'aucun examen de leur contenu n'a été entrepris, ni aucune vérification de leur identité avec les formulations données dans l'ouvrage. La manœuvre⁹ de

⁸ Cf. Timée

⁹ la méthode de l'auteur peut être mise en parallèle avec ce passage de Platon dans *Phèdre* ; « **Socrate** : Est-il donc possible qu'on ait l'art d'opérer petit à petit, de ressemblance en ressemblance, un changement dans l'auditeur, de le conduire en chaque cas de la vérité à son contraire, et d'éviter soi-même cette erreur, si l'on ignore l'essence de chaque chose ?

Phèdre : Jamais.

Socrate : L'art des discours n'est donc, mon ami, quand on ignore la vérité et qu'on ne poursuit que l'opinion, qu'un art, ce me semble, ridicule et grossier ? »

Compte-rendu de « L'esprit de l'athéisme », André Comte-Sponville (II)

l'auteur aux apparences anodines, constitue une véritable profanation de la pensée de ce Père de l'Eglise.

Les éléments qui sont abordés par la suite montrent à nouveau à quel point l'auteur ignore les significations traditionnelles de l'Être. Il est question des « faiblesses des expériences » où l'auteur attend que Dieu se manifeste à lui en tant qu'individu. Page 206 « *Mais enfin il serait plus simple et plus efficace que Dieu consente à se montrer* » et page 112 « *Si Dieu ne se montre pas, en tout cas pas à moi pas à tous, c'est peut-être qu'il veut se cacher.* » Nous voyons à travers ces propos que l'auteur est incapable de sortir d'une conception anthropomorphique et individualiste du Principe de l'Existence. Dieu, en tant qu'effet c'est-à-dire l'alpha et l'oméga, est tous les êtres humains et non humains, avec toutes les facultés et modalités qui sont les leurs. Tel un Marionnettiste, il anime et ordonne la scène du monde à chaque instant en chaque lieu. En transposant analogiquement cette allégorie, on comprend que le Marionnettiste ne se montre pas sur la scène, mais que dans la scène rien ne se fait sans lui ou dit autrement tout se fait par lui. C'est par les mouvements des marionnettes que sa « présence » et sa réalité est révélée. Mais la symbolique du théâtre traditionnel permet de comprendre un autre concept, c'est celui du fil qui relie les hommes au Marionnettiste, fil image du Rayon Céleste que la tradition Hindoue nomme *Buddhi* et par lequel l'homme peut remonter pour s'Unir et s'Identifier au Marionnettiste. On comprend alors le sens de l'expression Extrême-Orientale « devenir un coopérateur du Ciel » où le Sage coopère avec le Marionnettiste étant donné que l'Union Réalisée ne permet plus de les distinguer. Mais cette allégorie à ses limites, car elle ne permet pas de symboliser l'immutabilité de l'Être, qui étant sans partie, inconditionné, illimité, ne doit pas être conceptualisé anthropomorphiquement.

Viennent ensuite les considérations sur « l'explication incompréhensible ». Nous retrouvons ici la confusion classique chez les profanes entre incompréhensible et inexprimable. La Vérité des Mystères de l'Existence Universelle n'est pas absolument incompréhensible, mais elle est inexprimable par un exposé analytique et discursif. Elle peut être « assentie » par une pensée non-médiate après le long processus de Réalisation Spirituelle. C'est en ayant reçu un enseignement traditionnel, que l'on comprend ce que cela recouvre, car cet apprentissage particulier mène à adopter, à l'aide de toutes les modalités de son individualité, les rythmes des principes universels. Lorsque cette réalisation se produit, l'initié devient capable de se mouvoir (à prendre dans le sens le plus étendu de ce terme) immédiatement dans l'état requis par la situation, par une intuition transcendante qui ne nécessite aucune analyse.

L'auteur veut ensuite justifier l'athéisme par le constat de « l'excès du mal ». Il y a derrière cette idée une étrange conception de l'existence, car pour prétendre que « *Le monde n'est pas fait pour nous, ni par nous* » (page 123), si la deuxième affirmation est évidente, la première est proprement diabolique, car l'homme est né du mariage du Ciel et de la Terre. Pour une personne qui prétend avoir vécu « un sentiment océanique » il y a comme une contradiction à se sentir à ce point étranger du monde. Cela ne fait que confirmer l'irréfutable réalité que l'expérience de l'auteur n'est en rien Spirituelle, car il comprendrait alors la formidable Vérité qui se trouve inscrite dans l'équation du ternaire Ciel-Sol-Homme de la tradition Extrême-Orientale, mais aussi dans celle de la trinité Père-Fils-Saint Esprit¹⁰. Il saisisait que l'homme peut s'harmoniser avec l'Univers au point de faire Un avec lui, parce que le microcosme qu'il est, est constitué à l'image du Macrocosme. De plus, la réalisation de cette première Unité, ne conduit pas à la mise « entre parenthèses » des rythmes extérieurs, mais à l'harmonisation avec eux par identification et « re-connaissance ». Elle ne conduit pas au sentiment d'indignation devant le mal, mais à la compréhension que la « distinction » est un principe

¹⁰ Qui n'est pas le même ternaire.

Compte-rendu de « L'esprit de l'athéisme », André Comte-Sponville (II)

catabolisant inhérent à la prise de conscience qui nécessite une séparation de l'Unité Primordiale, un déchirement douloureux, une destruction de l'harmonie - qui sur le plan moral se traduit par le mal - et nécessite de retrouver l'équilibre par une purification. Comme il y a un été, il y a un hiver, destructeur sur un certain plan, mais purificateur sur un autre. Si l'on ne parvient pas à comprendre que l'Harmonie est une somme de disharmonies, il est impossible de sortir de la relativité du bien et du mal. Les doctrines exotériques sont l'expression des lois qui permettent aux hommes qui n'ont pas encore atteint le point de vue où cette complémentarité des extrêmes devient évidente, de rectifier leur âme pour obtenir la rectitude morale. C'est parce que l'auteur ne distingue pas l'exotérisme de la métaphysique qu'il destine la religion à autre chose que la morale : « *Ce n'est plus religion, c'est morale ; plus foi, mais action* » (page 129). À la dernière partie de la phrase où l'Action est élevé en tant que principe, traduisant ce renversement caractéristique chez les Occidentaux de l'ordre des choses par la considération de la prééminence de l'effet sur la cause, Lao-tzeu répond « *Le Sage ne se passionne pour rien. Il ne prise aucun objet, parce qu'il est rare. Il ne s'attache à aucun système, mais s'instruit par les fautes des autres. Pour coopérer à l'évolution universelle, il n'agit pas, mais laisse aller.* (Lao-Tzeu , Tao-te-King, ch. 26-E) ». Parce que l'effet est inexistant sans cause, l'action qui n'est qu'un effet de la volonté, n'a aucune caractéristique principielle et ne peut en aucun cas être dotée de qualité archétypale. C'est bien en vertu de la qualité de la volonté, cause de l'action, que cette dernière recevra une qualité subordonnée.

L'auteur devrait se demander quelle est la volonté qui l'anime pour entreprendre l'action d'écrire un livre sur le désir d'athéisme. Car plutôt que de combattre les religions conduisant, par l'inévitable amalgame induit par son ignorance de l'esprit traditionnel, à combattre la pensée métaphysique et traditionnelle, plutôt que de dénigrer l'Être, il devrait se demander quelles sont les véritables significations que les hommes traditionnels attribuent à l'Être, au Non-Être et au Principe Suprême. Ce chemin vers l'intelligibilité de ces significations est si long, si subtile, si exigent, si redoutable, qu'il faut avoir fait tomber tous ses « *désirs et illusions* » (page 134) pour arriver à son terme. Il faut tous les préjugés anti-traditionnels et toute l'arrogance occidentale pour ne pas comprendre que les hommes traditionnels - donc les hommes des anciens temps par extension - n'ont aucun « désir de Dieu » mais seul celui d'atteindre la Vérité. Elle était et est leur seule quête.

Et pour avoir l'immense privilège de ne pas croire, il faut être un parfait Connaissant, car il n'y a qu'en connaissant que l'ignorance et la croyance qui est corrélative sont irrémédiablement détruites. Revendiquer le « *droit de ne pas croire* » (page 142), est revendiquer celui de devenir un connaissant absolu. La perte de la croyance n'est pas un droit, mais un « Devoir » que seule la quête initiatique puis Spirituelle permettront à l'individu de s'acquitter.

Pour terminer ce chapitre sur l'existence de Dieu, revenons brièvement sur le paragraphe intitulé « Médiocrité de l'homme ». Quant l'auteur dit page 132 « *Toute cette mesquinerie, tout ce narcissisme, tout cet égoïsme, toutes ces petites rivalités, ces petites haines, ces petites rancœurs, ces petites envies, ces petits divertissements, ces petites satisfactions de confort ou d'amour-propre, ces petites ou grandes ignominies* » il fait le constat de l'héritage des siècles des lumières où s'est opéré la dernière transformation de la mentalité Occidentale vers le matérialisme. La soi-disant libération de l'homme obtenu en ces temps là¹¹, a été une libération des exigences de rectitude, qui mène l'homme à devenir le meilleur de lui-même

¹¹ Il y a dans cette idée, une altération considérable de la réalité, car elle insinue frauduleusement, qu'avant ces temps là l'homme était asservi. Or, les historiens eux-mêmes le reconnaissent, et pour ne considérer d'ailleurs que l'occident, cette portion somme toute fort réduite de l'espace de l'humanité, le haut moyen-âge a connu une liberté dont la qualité n'a plus jamais été égalée par la suite.

Compte-rendu de « L'esprit de l'athéisme », André Comte-Sponville (II)

Spirituellement, moralement, psychiquement, physiquement. En regardant de plus près l'homme traditionnel on constate qu'il refuse la « médiocrité » et pour ces hommes-là, l'intelligence compte infiniment plus que le confort matériel, comme nous le rappelle l'ethnologue Stéphane Breton quant il rapporte que les Papous « *ne veulent pas travailler plus qu'il ne faut pour avoir juste assez.* » Cela rejoint magnifiquement les propos de Lao-Tzeu qui ont été donnés un peu plus haut. Depuis que l'homme est homme, il sait qu'il est au croisement de deux tendances, dont l'une le mène à devenir un Homme Véritable, et dont l'autre le mène à se lier aux possibilités Ténébreuses. Aussi un peuple doit-il choisir sa voie. Les constats de l'auteur, sont donc ceux de l'état des hommes qui ont emprunté le chemin ouvert par les siècles des lumières, où ceux qui ont pris les rigueurs de la rectitude pour de la soumission et les règles de l'enseignement ésotérique pour de la superstition¹², en libérant les dernières voies fermées ont « libéré » les chemins vers les ténèbres. Au demeurant, il est révélateur en considérant l'art, reflet de l'esprit des hommes d'un peuple, de comparer la production contemporaine dans sa majorité avec les œuvres traditionnelles. Il est évident que dans l'une il y a de l'ombre et les tourments de l'affectif alors que dans l'autre il y a la lumière Céleste et les lois Principielles de l'Univers.

Quelle spiritualité pour les athéistes ?

Contrairement à ce qu'affirme André Comte-Sponville la Spiritualité ne concerne pas qu'une partie de l'homme, elle embrasse l'Homme dans sa dimension intégrale prenant en compte autant sa substance que son essence et son âme. C'est parce que l'auteur n'a pas compris la différence qui existe entre l'individu et ce que les peuples traditionnels appellent l'Homme Véritable (*Innu* par exemple, signifie « Homme Véritable ») qu'il peut dire « *nous sommes des êtres finis ouverts sur l'infini* » (page 147). Les sens de l'homme sont finis, mais l'homme est constitué de composantes finies et d'autres qui ne le sont pas telle la faculté de penser qui n'est pas quantifiable.

Tout au long de ce compte-rendu, nous avons vu à quel point les significations métaphysiques sont déformées ou prises à rebours. Comment donc une spiritualité où la plus grande confusion règne dans les significations de ce qui ordonnancement l'Univers pourrait-elle mener à l'Union avec le Principe Suprême ? Comment donc une spiritualité « *sans Dieu ni Maître* » (page 197), « *sans sujet et sans maître* » (page 198), c'est-à-dire sans la parole des hommes réalisés qui aident à conduire idéalement le néophyte à la Porte du début de son chemin spirituel, pourrait-elle guider les hommes sur la voie de la Connaissance. Mais ce renoncement à tout Maître représentant l'Autorité Intellectuelle donc Spirituelle, qui conduit à la dégénérescence intellectuelle d'un peuple et au chaos le plus inextricable, n'est qu'une illusion, car lorsque l'on écoute bien le discours de ces individus on constate inévitablement qu'il y a derrière cette prétention d'indépendance, un ou plusieurs hommes véritablement adúlés. De la même façon derrière l'affirmation de la non-croyance, se tient un système considérable de croyance, puisque, comme il a été dit tout à l'heure, il est impossible de lui échapper tant que l'on n'est pas un « Connaissant » intégral. C'est la base de tout enseignement initiatique, de savoir que l'on est « ignorant » et donc « croyant » tant que l'on ne s'est pas Réalisé intégralement en tant qu'Identité Suprême. Les athées sont les plus irrémédiables croyants, car ils refusent l'idée même que l'homme peut se transformer pour

¹² Il faut préciser que ces vertus originelles de l'homme traditionnel n'ont véritablement eu cours que lors de la Chrétienté primitive et l'on peut estimer que jusqu'à la fin du haut moyen-âge, qu'il faut situer avec l'avènement de Philippe le Bel, ces vertus étaient enseignées et incarnées par ceux qui empruntaient les voies initiatiques.

Compte-rendu de « L'esprit de l'athéisme », André Comte-Sponville (II)

accéder à la Connaissance par d'autres voies que la seule analyse et le seul raisonnement discursif.

Il y a des expressions qui sont révélatrices de la réduction de l'homme et de tous les êtres manifestés à une quantité finie, comme par exemple « *je n'y accède [à l'absolu] qu'en sortant de moi-même* » (page 208). Sortir de son individualité pour accéder à l'absolu est laisser son individualité en dehors de celui-ci qui n'est plus alors l'absolu. Il y a des termes particulièrement inadaptés à la pensée métaphysique, comme celui de « Création » employé pour exprimer la « Manifestation ». Ce mot laisse entendre qu'il y a un extérieur à l'Être alors que rien ne « sort » de lui, et qu'il ne crée pas le monde avec des éléments extérieurs à Lui, au contraire tout en procède, mais en son sein, si l'on peut dire. De la même façon, le processus de réalisation spirituelle transforme l'homme pour qu'il intègre les dimensions supérieures de l'être dont l'individualité n'est qu'une manifestation contingente. L'intégration n'est pas une soustraction, mais une sommation. Le Moi n'est pas rejeté, mais « réduit à presque rien », car il devient infinitésimal devant la dimension de l'être réalisé, où l'individualité perdure. Il n'y a que du point de vue de l'individualité qu'il y a « sortie », mais en fait c'est une « réintégration » qui est opérée si l'on prend le point de vue de l'être dans sa dimension intégrale.

Abordons, enfin le sujet du sacrifice, que nous ne ferons qu'effleurer tant ce sujet est complexe, vaste et impliquant de saisir l'intégralité de la dimension de l'être. Si l'auteur avait vécu la Délivrance, celle qui mène à l'Eternité, celle où toutes les transformations de l'Être sont embrassées simultanément, il saisirait sans peine, l'utilité des sacrifices sanglants, qui sont bien autre chose qu'une barbarie. La véritable barbarie consiste à tuer les animaux pour leur seule composante charnelle. Les peuples traditionnels qui ne détruisent que pour le juste nécessaire, comme l'a rappelé un peu plus haut Stéphane Breton, se nourrissent autant de la chair de l'animal que de ses forces psychiques, mais corrélativement, il se sert des mouvements spirituels mobilisés par l'acte sacré (qui délivre l'âme de l'animal), comme « véhicule ». L'auteur qui pense avoir épuisé une grande partie des mystères de la création par le Darwinisme, les théories hypothétiques de l'évolution des espèces et de la sélection naturelle¹³, et qui semble voir dans l'animal un être sans âme et sans aucune conscience, devrait se demander ce qui pousse, par exemple, l'éléphant à rejoindre un lieu sacré pour mourir dévoilant chez cet animal une conscience supra-individuelle. Les peuples traditionnels, tous sans exception, ont toujours considéré les animaux comme des partenaires, tant sur le plan de la survivance que sur celui de l'accompagnement sur le chemin spirituel. Ils sont une nourriture dans le sens le plus étendu du terme, c'est-à-dire une nourriture Sacrée. C'est parce que l'ouverture de leur conscience leur enseigne que la mort est un changement d'état d'être, un franchissement qu'ils doivent gérer pour maintenir l'harmonie, que le sacrifice sanglant trouve sa raison d'être. Le sacrifice opère des transferts considérables dans les plans supérieurs de l'être et ne peuvent être compris que muni de la Connaissance de l'Ordonnement Universel et de la conscience particulière acquise par la transformation initiatique et Spirituelle. Les Sages qui ont accédé à cette Connaissance, ne manquent jamais d'évoquer par des images symboliques les degrés de l'Existence Universelle, les lois de la Manifestation, la constitution de l'être, que l'ouverture de leur œil interne leur a révélé, évocations totalement absentes chez les mystiques modernes qui sont pris comme référence et archétype par l'auteur.

¹³ Leur réfutation qui est d'ordre métaphysique et scientifique, n'emprunte rien aux théories absurdes des dégénérescences religieuses nées à la suite de la perte de contact de l'Occident avec l'essence métaphysique de la doctrine Chrétienne, telles le « créationnisme » ou « l'intelligent design », pour ne citer que ces deux parodies.

Conclusion

L'auteur conclue son livre sur l'évocation de l'Amour et de la Vérité et recommande comme orientations de l'âme pour la pseudo-spiritualité athéiste, la « fidélité au vrai », la « fidélité à l'amour » auxquelles de façon très étrange il adjoint la « fidélité à leur séparation », ce qui nous permet de découvrir la véritable nature de cette pseudo-spiritualité qui est de maintenir la « séparation », expression caractéristiques des forces désorganisatrices qui règnent sur l'hiver de l'humanité.

L'Amour est une puissance capable de transformer les antagonismes en complémentaires, puis capable d'unir les complémentaires dans leur Principe commun. L'Amour en tant que qualité superlative de l'Être Pur, dépasse très largement le point de vue de « l'humanisme » qui reste un système cherchant un équilibre entre les hommes en tant qu'individus, mais qui n'atteint pas l'Unité de l'Existence Universelle où l'Homme participe pour la part qui est la sienne à l'Harmonie de tous les êtres, non-humains compris.

La Vérité, dans son acception la plus universelle embrassant l'indéfini des possibilités, embrasse aussi ce qui ne peut être raisonné discursivement et analytiquement, comme la possibilité d'assentiment intuitif, l'indéfini, le Silence, le Vide au sens Taoïste, etc.. En ce sens, le rationalisme dans son acception moderne, refusant tout ce qui dépasse la mesure quantitative et laissant en dehors de son champ d'investigation ce qui n'est pas discontinu, c'est-à-dire une part considérable de l'Existence Universelle, ne peut être identifié au « Vrai ».

Enfin, la fidélité à la séparation de l'amour et du vrai, qui n'a, du point de vue métaphysique, aucun sens, parce qu'ils sont deux aspects d'un même Principe Suprême, révèle la volonté particulière de l'athéisme de tout réduire à l'individuel. Ceci se retrouve, d'ailleurs, dans la citation de Spinoza rapportée par l'auteur : « *l'amour est une joie qui s'accompagne de l'idée d'une cause extérieure* » où l'on voit que l'amour, considéré ici, est celui d'un individu enfermé dans sa « séparativité » où la cause n'est pas « Intérieure » mais extérieure. Le véritable Amour, opère l'intégration Suprême où tout est sien, parce que rien n'est moins précieux que le Soi (considéré en tant qu'Âtmâ) qui n'a pas « d'extérieur ». L'Identité Suprême « embrassant » Tout, réalisant par la puissance de son Amour Absolu l'Unité de toutes les possibilités en une Perfection Absolue, en une Vérité Immuable. Amour et Vérité sont indissolubles dans l'Eternité, illusoirement séparés dans le Maintenant.